



Nouveau !

Pas le temps de lire cet article ?

Classez le dans vos favoris en cliquant sur l'étoile. Vous pourrez le lire ultérieurement (ordinateur, tablette, mobile) en cliquant sur « votre compte »

[Fermer](#)

Art contemporain

La collection Pinault explore toutes les facettes de la lumière au Palazzo Grassi à Venise

La lumière un sujet rebattu ? Peut-être.



"Ifafa III", 2003. Courtesy de l'artiste et de la galerie Yvon Lambert, Pinault Collection.

La lumière un sujet rebattu ? Peut-être. L'espace EDF-Electra à Paris en a exploré tous les recoins. L'exposition "Dynamo" en avait labouré les vertiges ad nauseam au Grand Palais l'an dernier. Mais tout dépend ce qu'on entend par ce mot. C'est en cela que l'exposition "L'illusion des lumières" réalisée à partir des collections de François Pinault au Palazzo Grassi à Venise, est réjouissante. Elle ne succombe pas à la seule ivresse sensorielle. Il ne s'agit pas uniquement d'affoler nos repères en nous entraînant dans un abîme d'ambiguïtés perceptives sur un mode tantôt contemplatif, tantôt percussif. C'est une électrification des esprits que propose aussi la commissaire, Caroline Bourgeois, dans un parcours à la fois sensible et critique. A l'emprise visuelle d'un Julio Le Parc, qui nous fait réagir plus physiquement que psychiquement, succèdent des éclairages différents sur le monde et l'Histoire. En préambule du catalogue de l'exposition, l'historien de l'art Pascal Rousseau le dit bien : "L'éveil de la conscience est une affaire de lux, même si un trop-plein de lumière est aussi affaire d'aveuglement." Méfiez-vous de toute griserie lumineuse !

Emprise hypnotique

Serait-ce le message latent de l'installation d'une blancheur immaculée de l'artiste américain Doug Wheeler qui, littéralement, nous aimante ? Celle-ci joue sur une éclipse de notre conscience et une fascination d'ordre hypnotique. Ce membre du mouvement californien Light and Space a conçu un dispositif cotonneux qui vrille nos repères. Le visiteur avance à pas comptés dans un espace-lumière et espace-matière, ce que Pascal Rousseau appelle joliment un "nirvana visuel", nous renvoyant à une "amnésie du sensible". Mais très vite, Wheeler révèle l'envers du décor, ou plutôt le décor lui-même, les rangées de projecteurs, la coque. Fin de la rêverie.

En montant les escaliers du Palazzo cette rupture du plaisir somnambule est à son comble avec un Marquee du Français Philippe Parreno, dont le clignotement nous ramène sur terre, rappelant les codes et les fards de la société du spectacle, sa vacuité aussi. Retour au calme avec un arc-en-ciel de fils et de petits bouts de laine de l'artiste Vidya Gastaldon. Une magie de petits riens, une lumière caressante donnant une chair, même gracile, à l'immatériel. Plus loin l'orgue de lumière de Robert Irwin, pionnier du mouvement Light and Space, invite le visiteur à créer ses propres combinaisons lumineuses à l'aide d'un interrupteur. Même éteints, les tubes gainés de plusieurs filtres produisent un camaïeu de blancs, certains mats, d'autres brillants. Le credo de ce platonicien pour qui beauté et vérité se confondent ? "Je sens, donc je pense, donc je suis."

De nouveaux éclairages sur l'Histoire

Après cette mise en bouche sensorielle, culminant avec le vortex optique de Julio Le Parc, les autres artistes convoqués dans l'exposition cherchent plutôt à réveiller nos neurones. C'est le cas de l'Américain Troy Brauntuch, dont les tableaux énigmatiques en clair obscur auscultent les moments enfouis de l'histoire et renvoient à des mécanismes complexes de mémoire. Le Vietnamien Danh Vo va encore plus loin. Il a désossé les murs du Palazzo Grassi, révélant l'envers de l'édifice palatial, tout en montrant aussi les faces cachées l'histoire coloniale.

Il a ainsi rassemblé dans une salle des photographies de jeunes Vietnamiens prises dans les années 1960 et la reproduction d'une lettre d'un missionnaire français condamné à mort en Indochine au XIXe siècle, créant un court-circuit entre plusieurs temporalités,

plusieurs vérités. L'artiste d'origine marocaine Latifa Echakhch s'emploie elle à garder une distance face aux jugements expéditifs sur l'issue des Printemps arabes. Dans A chaque stencil une révolution, elle utilise le papier carbone, vecteur des luttes des années 1960. Effacés, gorgés d'encre, ces stencils tapissent le mur et nous forcent à y projeter nos propres idées et interprétations. L'œuvre du parcours qui invite le plus à la réflexion ? Crossroads, un montage filmique réalisé en 1976 par l'Américain Bruce Conner. Ce dernier a eu accès aux images des essais nucléaires effectués par l'armée américaine en 1946 sur l'atoll de Bikini. Il en résulte un film de contemplation, où l'envoutement le dispute à la sidération, où la beauté se pare d'effroi. Un moment violent, magique, qui force à l'arrêt et à la pensée.

Dans l'exposition, les couleurs sont presque toujours mortifères, du Salon noir de Marcel Broodthaers, hommage à un ami écrivain défunt, au blanc des tableaux du collectif canadien General Idea, couvrant les peintures où est inscrit le mot Aids (Sida). Il faut laisser la pupille faire le point, percer la couche blanche pour distinguer ce vocable qui fait froid dans le dos quand on sait que deux membres de ce groupe en sont morts en 1994. Le parcours s'achève sur un vert déliquescent, fluorescent comme celui des lucioles dans la nuit qui insuffle au tableau de Claire Tabouret un parfum de science fiction. On y voit des chérubins en tenue de carnaval ou de combat. Ils nous fixent, la bouche sévère, l'œil mauvais. Une note finale inquiétante qui signifie que toute lumière porte en elle ses ténèbres, sa face noire. Une vraie réussite.

L'illusion des lumières,
jusqu'au 31 décembre, Palazzo Grassi, Campo San Samuele 3231, Venise,
tél. +39 041 523 1680

Roxana Azimi

Publié le 18/04/2014 | Mots clés : --- A la Une Home Page, --- A la Une - Week-End, Art & culture, Art de vivre, Chroniques, Culture, Roxane Azimi, Week End

J'aime Partager Vous aimez.

Abonnez-vous à partir de 9,90 €

Vous aimez La collection Pinault explore toutes



Dites-en plus à propos de ceci...



La collection Pinault explore toutes...

"Ifafa III", 2003. Courtesy de l'artiste et de la galerie Yvon Lambert, Pinault Collection.

WWW.LENOUVELECONOMISTE.FR

Fermer

Ajouter un commentaire



L'Europe vue de Chine

Recommandé par



Deuil national en Colombie en hommage au géant



Gabriel Garcia Marquez, Nobel de Littérature, est



Matisse en découpage à la Tate Modern



Parlez moi d'amour